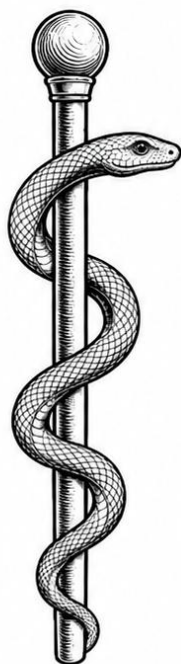


ANA EVERNIGHT

HOUSE OF
BERKELEY



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : © Studio Casasnovas

Jaspage : © Studio Casasnovas

© Salammbo Editions

ISBN : 978-2-488257-36-7

Avertissement de l'éditeur

Ce roman est une dark romance destinée à un lectorat averti et majeur. Il contient des scènes de violence graphique et de sexe explicite, ainsi qu'une relation centrale fondée sur des rapports de domination et de contrainte.

Ces éléments relèvent de la fiction avec toutes les caractéristiques qui s'y rapportent et ne sauraient être considérés comme un modèle de relations saines.



Trigger Warnings

- Violence graphique et usage d'armes à feu, y compris fusillade de masse, meurtres ;
- Contenu sexuel explicite, pratiques de domination et d'en-trave, violences évoquées rétrospectivement, situations de consentement ambigu ou sous contrainte, prostitution ;
- Relation toxique, rapports de domination entre les person-nages principaux, enfermement, contrôle coercitif et ma-riage arrangé ;
- Deuil, culpabilité du survivant, idées suicidaires et gestion du syndrome post-traumatique ;
- Questions de bioéthique et dérives médicales : FIV, sélection du sexe des embryons, expérimentations médicales ;
- Mentions de trafic et d'utilisation de drogues, addictions.



À tous ceux qui ont perdu un être cher ou plusieurs.
Je ne vous promets pas qu'il y a de la lumière au bout
du tunnel... Mais je vous promets qu'il y a toujours
des étoiles dans le ciel.

Thunder (*Tonnerre*, nom masculin) : son produit par la brusque dilatation de l'air réchauffé par la foudre au cours d'un orage. Le bruit ressemble à un claquement sec ou un grondement sourd dont la violence est d'autant plus intense que la foudre qui le provoque est proche du lieu où se situe l'observateur.

PROLOGUE

Du sang. Du sang...

Encore du sang.

C'est tout ce que je peux voir.

Le dress code du mariage était blanc, tout comme la déco d'ailleurs...

Ce n'est plus le cas.

Les corps gisent au sol. La plupart ont les yeux ouverts, le regard figé, dans le vide.

Six cents invités.

Soixante-cinq membres du personnel.

Six cent soixante-six personnes présentes.

Six cent soixante-quatre morts.

Pour le moment.

Les deux rescapés ne sont pas les mariés. Non... Ma mère et mon futur beau-père ont eu l'honneur de recevoir les deux premières balles.

En plein cœur.

Je ne sais pas si c'est un mode opératoire, une signature ou un hasard, mais tous les convives ont été assassinés de la même manière. Des hommes habillés en noir – c'est comme ça que j'ai su qu'ils n'étaient pas conviés – sont arrivés, ont encerclé les deux hectares du jardin dans lequel avait lieu l'événement et ont commencé à tirer. Au moins, il était facile de savoir à quelle équipe chacun appartenait. On aurait dit une partie d'échecs.

Les noirs. Les blancs.

Enfin, jusqu'à ce qu'il y ait les rouges qui entrent en jeu.

Mais moi, tout ce que je veux, c'est sauver ce qui est orange. Cette couleur qui brille de mille feux, que j'associe au coucher du soleil, le moment de la journée que je préfère. Cet orange qui recouvre mes avant-bras et ondule sur ma peau à mesure que le petit cœur auquel il est relié se soulève et s'abaisse bien

trop rapidement.

Parce que ça fait une heure que je suis caché sous une table, la main plaquée sur la bouche de ma petite sœur terrorisée.

Les hommes en noir poussent les morts entassés au sol de la pointe de leurs chaussures. Ils tournent, ils rôdent. Il n'y a plus âme qui vive dans ce parc complètement paumé, on n'entend même plus un oiseau chanter, mais ils ne s'en vont pas.

Ils cherchent quelqu'un.

— La gamine n'est pas là, dit soudain l'un d'entre eux. Il paraît qu'elle est rousse. On ne peut pas la manquer.

Je tremble comme une feuille mais je la serre un peu plus contre ma poitrine. J'ai un besoin viscéral de la protéger même si je ne la connais que depuis six mois. Et encore, on ne se voit qu'un seul jour par semaine.

Le samedi.

Mais on est samedi.

C'est pour ça que je suis venu au mariage alors que je n'étais même pas invité. Uniquement pour elle.

Parce qu'elle me l'a demandé.

Et que je ne peux rien lui refuser.

Quand j'ai aperçu pour la première fois cette petite fille haute comme trois pommes avec les cheveux de ma couleur préférée, quand je lui ai annoncé qu'à partir de maintenant je serais son grand frère et qu'elle a sauté dans mes bras sans hésiter une seule seconde comme si j'étais une planète autour de laquelle elle pouvait se mettre en orbite, j'ai su que je compterais enfin pour quelqu'un.

Que je ne serais plus jamais seul.

Et je l'ai serrée contre moi.

Mon beau-père m'a vu, parmi les invités. Il n'était pas mécontent, il a même souri. Ma mère en revanche, c'est une autre histoire... C'est elle qui ne voulait pas de moi ici. Si son regard noir avait croisé le mien, il m'aurait promis le pire des

châtiments. Et je serais sûrement effrayé à cette idée si la femme qui m'a mis au monde n'était pas à présent aussi inoffensive...

— Fouillez les lieux. Les cuisines, les armoires, les toilettes.

Mon cœur bat à tout rompre. Je voudrais être plus fort, ne pas montrer que j'ai peur moi aussi, mais je suis encore jeune.

— Regardez sous les tables. C'est le premier endroit où se cacherait une fillette de quatre ans.

C'est vrai.

On jouait à cache-cache quand les hommes en noir ont débarqué. Je savais déjà depuis dix bonnes minutes où elle se trouvait, j'avais aperçu sa ballerine blanche qui dépassait de sous la nappe au moment même où j'ai fini de compter. Mais pour lui faire plaisir, j'ai fait semblant de ne pas savoir où elle était. Je jurais même à haute voix quand je passais à proximité de sa cachette et elle riait, comme si j'étais incapable d'entendre sa petite voix innocente...

Étouffée par un bruit sourd qui a soudain fendu l'air.

Ma mère s'est écroulée dans sa robe de mariée.

Et mon seul réflexe a été de rejoindre la petite fille rousse cachée sous la table numéro 6.

La petite fille qui hurle à présent parce qu'un homme la tire par la cheville.

La petite fille qui glisse entre mes doigts parce que je ne suis pas assez fort pour la retenir.

La petite fille dont le visage est éraflé parce qu'elle est traînée à plat ventre.

La petite fille qui va prendre une balle en plein cœur parce qu'elle est sur la liste des invités...

Mais pas moi.

Je n'ai jamais été convié. Personne ne sait que je suis ici. Je suis invisible et je pourrais le rester.

Et pourtant...

Je sors de ma cachette. Je frappe en plein dans la joue

l'homme qui traîne ma petite sœur. Il ne sent rien, j'ai le poing en feu. Je me jette alors sur son arme, mais je n'arrive pas à la lui arracher des mains. Il est trop fort, je ne suis qu'un gamin. À court d'idées, je fais la seule chose qui me passe par la tête. Une chose probablement stupide. Je saute sur la petite sœur que le ciel m'a envoyée pour protéger son minuscule corps avec le mien. Je la recouvre entièrement. Nos poitrines sont parfaitement superposées et c'est peut-être la seule pensée qui me procure un peu d'apaisement...

Parce que la balle qui perfore mon cœur perfore le sien simultanément.

Et que nous regagnerons les étoiles ensemble.

La douleur est si intense.

Tout est déjà si noir...

Je fais un seul et unique vœu. Je le répète en boucle, dans ma tête, tel un mantra.

Mais je ne vais plus tenir longtemps...

Alors je le formule une dernière fois.

« Faites que je rejoigne sa constellation. »

Celle dont elle tire son prénom.

Andromède.



CHAPITRE 1 - ASTOR



Pray for me, The Weeknd, Kendrick Lamar

5 heures.

Le réveil sonne. Pas besoin de l'arrêter six ou sept fois comme la plupart des gens, ça fait longtemps que je suis réveillé. J'ai la même routine matinale depuis maintenant dix ans, alors mon horloge biologique est rodée. Je quitte mon lit, qui n'est pas un king size mais un caesar, à savoir que sa taille est la plus grande au Royaume-Uni – pas que ça me serve particulièrement – et me place devant mon immense baie vitrée avec vue sur Hyde Park. Ma chambre équivaut à quatre studios standards à Londres alors j'ai largement la place de faire ma salutation au soleil dans cette pièce – la seule posture de yoga que je connaisse, parce que, eh bien, j'ai des testicules. Debout, les pieds joints, je tends les bras et lève les yeux vers le ciel.

Même si tout ce que je vois, c'est le plafond.

Je m'allonge, dégage mes épaules et inspire profondément. J'étire ensuite mon dos et d'un bond, je ramène mes pieds entre mes paumes avant d'expirer et de me redresser lentement. J'étends mes bras, ma colonne vertébrale, ma nuque, mon corps entier vers le haut et enfin, je regarde à nouveau mon plafond noir.

— Salut, connard.

Voilà ma manière personnelle de m'incliner face au soleil

levant depuis dix ans. Parce que je voudrais qu'il ne se lève plus jamais. Je sors de ma chambre en boxer et me dirige vers ma salle de sport, située au sous-sol. Enfin, façon de parler. Mon penthouse étant situé au dernier étage d'un luxueux immeuble de Kensington High Street en plein Londres, ce que j'appelle « sous-sol » est tout sauf en dessous de la surface de la Terre, d'autant plus qu'il est entièrement vitré lui aussi. Parfois j'ai l'impression de vivre dans un cube en verre. Étant donné qu'il y a des baies vitrées partout, aucun rideau ni aucun mur plein, je ne suis pas si loin de la vérité. J'accède à mon appartement par un ascenseur privé qui me dépose au milieu de ma salle à manger, laquelle se situe non loin d'une immense cuisine américaine ouverte sur l'espace de vie – expression totalement inappropriée en l'occurrence. Un étage au-dessus, se trouvent deux chambres à coucher, dont la mienne et celle qui n'a jamais hébergé personne d'autre que Raiden. Chacune dispose bien entendu de sa salle de bains privée. Enfin, à l'étage du dessous – le « sous-sol », donc – il y a une salle de sport et une salle de cinéma. Je n'utilise que la première.

En ce qui concerne la décoration, c'est plutôt simple. Il y a la pièce noire et les pièces blanches. Mon antre et le reste. Tout ce qui se trouve au sein de l'appartement, que ce soient les tables, les chaises, les canapés, les meubles ou encore les façades de la cuisine, est blanc. C'est une demande personnelle que j'ai imposée à l'architecte d'intérieur avant d'emménager. Même mes appareils de musculation ont été réalisés sur mesure parce qu'il était impossible d'en trouver de cette couleur.

Et puis, il y a ma chambre : literie noire, carrelage noir, murs noirs, tapis noirs, linge de maison noir.

Je descends les deux étages en trotinant, enquille mes écouteurs dans mes oreilles et m'installe à la première machine avec laquelle je vais travailler mes pectoraux et mes triceps.

— Tout part de l'objectif, dis-je, en récitant machinalement le premier de mes sept mantras.

Après quatre séries de dix développés couchés et quatre séries de dix barres au front, je change de machine.

— C'est la dose qui fait le poison.

J'enchaîne avec quatre séries d'extensions de triceps à la poulie haute puis autant de dips. Ma respiration s'accélère.

— Petit à petit, on est moins petit.

Je passe au dos et aux biceps. Quatre séries de dix répétitions de soulevés de terre et de *curl* rotation. Je suis en nage.

— Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.

C'est au tour des tractions, du rowing et du tirage horizontal. Quatre séries de huit à chaque fois. Il n'y a pas une seule de mes veines qui ne soit pas saillante.

— La souffrance est passagère.

Je poursuis avec les jambes et les fessiers. Squats, gainage, presse à cuisses, fentes marchées. Ça commence sérieusement à tirer, mais j'aime ça.

— Mieux vaut en faire un peu trop qu'un peu moins.

Je travaille à présent mes épaules et mes trapèzes. Élévations frontales, latérales, développés militaires et *crunch*. Quatre séries de douze à chaque fois. Mon entraînement matinal touche bientôt à sa fin.

— On n'a qu'une vie.

J'abandonne mes machines pour mon sac de frappe. C'est le moment que je préfère.

Je travaille mon endurance, je peaufine mes muscles et surtout, je me défoule. Directs du bras, crochets, uppercuts pour commencer, quelques enchaînements pour continuer. En boxe anglaise, on n'utilise que les poings, alors mon jeu de jambes consiste essentiellement à faire bouger mon corps avec agilité. En avant, en arrière, de côté. Mais bon, j'ai beau être anglais, j'ai déjà pratiqué tous les autres sports de combat et je maîtrise très bien la boxe thaïe.

L'alarme de mon téléphone sonne l'arrêt de ma session et

je me félicite d'être comme à chaque fois pile dans les temps. Je retire mes écouteurs, attrape une serviette blanche et m'essuie la nuque avant de remonter dans ma chambre et de me débarrasser de mon boxer sale. Sauter dans ma douche est le deuxième moment de la journée que je préfère. L'eau bouillante détend aussitôt tous mes muscles. Je me badigeonne tout le corps de gel douche. Le crâne aussi.

Ce ne sont pas cinq millimètres de cheveux qui nécessitent l'usage d'un shampoing.

Ma buzzcut est ma marque de fabrique. Et puis, je suis tellement brun qu'on ne voit pas un millimètre carré de mon cuir chevelu. Je sors de la douche et m'essuie minutieusement avec une serviette noire avant de l'envoyer rejoindre mon boxer au sale et de me diriger en tenue d'Adam vers mon dressing. Je ne suis pas pudique. J'imagine qu'avoir passé cinq ans entre les mains des médecins y est pour quelque chose, mais le cube de verre aurait fini par me guérir de ce symptôme de toute façon. Si les touristes dans Kensington Palace Gardens ont des jumelles, ils ne vont pas être déçus.

Après plusieurs procès perdus et autant d'amendes faramineuses à verser, les paparazzis et les magazines people ont, quant à eux, lâché l'affaire et cessé de me photographier. Et comme je sors rarement à titre personnel, à l'exception de mon rendez-vous hebdomadaire au Curtain, le club privé de mon pote Raiden à Soho, je figure très peu dans les tabloïds. Je laisse de côté mes costards trois-pièces réservés à ces occasions spéciales pour enfiler un jean et un T-shirt noirs, sans oublier ma casquette que j'enfonce sur ma tête. Je descends d'un étage et me rends dans la cuisine. J'ouvre le frigo multiportes rempli quotidiennement par Blaykleigh, ma gouvernante, attrape le lait de soja sans sucre et le verse dans le blender avant d'ajouter une banane, des glaçons et mes protéines habituelles. Je mixe le tout et pendant ce temps, je casse six œufs que je balance dans la poêle pour les brouiller puis enquille deux tranches de

pain complet dans le toasteur. Je coupe un avocat en tranches fines, me fais couler un café noir et quand le tout est prêt, je saisis un plateau et regagne le balcon de trois cents mètres carrés attendant au salon. On est à la fin du mois d'août et les touristes qualifieraient la météo de fraîche... Pas moi. J'avale mon petit déjeuner et il est exactement sept heures lorsqu'arrive le troisième moment préféré de ma journée. Je sors une clope de mon paquet et l'allume en regardant l'horizon. Le « connard » que j'ai salué il y a deux heures illumine la ville qui se réveille petit à petit. Mais ce n'est pas lui qui me fait du bien, c'est la nicotine qui envahit mon organisme. Certains diraient que c'est con de gâcher tous les bienfaits que j'ai administrés à mon corps depuis ce matin avec une taffe contenant pas moins de quatre mille substances toxiques, sauf que voilà...

J'en ai rien à branler.

Si je m'astreins à cette routine drastique, c'est pour me focaliser sur quelque chose. Pour garder le contrôle. Mes neurones ont tendance à digresser... et effectuer des gestes répétitifs aurait des avantages psychologiques reconnus : soulagement du stress et de l'anxiété, développement de la productivité, boost de la créativité, amélioration du sommeil. Je confirme. En revanche, on dit qu'il faut 21 jours pour mettre en place une habitude... Conneries.

Moi, il m'a fallu dix ans, et c'est seulement au bout de la moitié que j'ai constaté une certaine canalisation – pas une amélioration – de mes pensées. Alors oui, la nicotine m'aide à garder l'emprise sur mes démons et je ne compte pas m'en priver. Il paraît que j'ai la main un peu lourde sur l'alcool aussi...

Je tire une latte en souriant. J'admire la vue et les passants.

Je ressasse le passé, j'esquive le présent.

Je n'ai pas un esprit sain dans un corps sain.

Ils ont passé cinq ans à rafistoler le second et quand je me suis enfin réveillé, le premier était complètement flingué.



CHAPITRE 2 - ROMI



Survivor, 2WEI, Edda Hayes

Plus que dix jours.

Je les compte en gravant des bâtons sur le mur de ma chambre comme une gamine qui attend Noël. Sauf que ce n'est pas Noël que j'attends et que si Mère Goethel s'aperçoit que j'ai fait des traits noirs sur la peinture blanche, elle va me mettre au cachot. Cet endroit magnifiquement vide – également appelé *Sagittarius A* pour les intimes, en raison de sa troublante ressemblance avec le trou noir de la Voie lactée – est un lieu de retraite spirituelle où l'on est censé réfléchir à toutes les mauvaises actions qu'on a commises, durant deux jours consécutifs, afin de revenir en tant que meilleure personne. En gros, c'est une excavation taillée dans la roche à plusieurs mètres en dessous de la surface.

Pas de nourriture, pas d'eau, pas de lumière.

Et si les deux premiers paramètres sont généralement les plus difficiles à supporter pour la plupart des enfants ici, c'est de toute évidence le troisième qui me pose problème. Comme je suis épicurienne, j'imagine que j'ai des réserves. Il est vrai que mon intérêt pour la bonne cuisine est prononcé et j'ai ce qu'on appelle couramment « des formes ». J'ai une taille fine et le ventre plat parce que je suis sportive, Dieu merci, mais mes cuisses musclées sont bien en chair, mes fesses sont rebondies

et ma poitrine est opulente.

Concernant l'eau, j'ai découvert au fil du temps que la roche dans laquelle est creusée la grotte a des propriétés aquifères, c'est-à-dire qu'elle renferme des eaux souterraines et qu'en la léchant, on peut au moins ingérer quelques minéraux, du fer essentiellement. Bon, et il pleut presque tous les jours en Angleterre, on ne va pas se mentir. Les sous-sols sont humides.

Donc non, la nourriture et l'eau ne sont pas vraiment un problème. La lumière, en revanche, c'est une autre paire de manches. Je ne l'admettrai jamais à voix haute, mais il se peut que j'aie peur du noir. OK, je suis terrorisée par le noir. Je sais, c'est nul comme phobie. J'aurais tellement aimé être agoraphobe, émétophobe¹, amaxophobe², ou même cynophobe³ !

Un truc cool, quoi.

Mais il faut toujours voir le verre à moitié plein... J'aurais pu avoir une peur banale, comme celle des araignées.

Donc, je disais, je n'ai pas envie d'aller au Sagittarius A. Déjà parce que j'ai peur du noir. Ensuite parce que deux jours au cachot, ça signifie deux jours sans voir Nina et comme dans dix jours je quitterai la Great Bear Boarding School pour toujours, mon temps est précieux.

Nina, c'est mon alter ego. On a deux personnalités diamétralement opposées mais on a passé tant de temps en osmose, elle et moi, qu'on est capables de les interchanger à volonté. Enjouée ou mélancolique, drôle ou cynique, superficielle ou cérébrale, on s'adapte en fonction de qui se trouve en face de nous en empruntant les traits de personnalité de l'autre si besoin, pour obtenir ce que l'on veut et en fin de compte, personne ne parvient à nous cerner.

¹Qui a peur de vomir.

²Qui a peur de conduire une voiture.

³Qui a peur des chiens.

Physiquement, on se différencie tout autant. Sa peau hâlée jure avec mon teint diaphane, ses yeux noisette tranchent avec la couleur émeraude des miens et ses cheveux châtain doré se distinguent de ma chevelure noir corbeau. Quant à sa silhouette frêle et sa petite taille, elles font ressortir mes courbes et mon mètre soixante-quinze. Les opposés s'attirent peut-être, tout compte fait.

D'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours vécu à la Great Bear et Nina aussi. On ne partage pas seulement la même chambre, on partage tout le reste : les cours, les livres, les potins, les repas, les activités extra-scolaires et même Brian O'Connell... Les seuls moments de mon existence que j'ai passés sans elle sont les heures au cachot et les vacances de Noël.

Parce que oui, Nina a des parents, elle. Son père est le CEO⁴ d'une chaîne d'hôtels de luxe implantés sur toute la planète et sa mère, une journaliste reporter de renom qui parcourt le monde. Alors Antonina De Barros a été placée dans cet internat pour, je cite : « son propre bien-être ». Un enfant ne peut a priori pas être trimballé de droite à gauche et espérer avoir une vie stable ainsi qu'une éducation correcte. En revanche, grandir sans l'amour de ses parents semble être tolérable.

De fait, Nina ne rentre au Brésil que pour les fêtes de fin d'année et n'a tissé presque aucun lien avec sa famille. J'ai de la peine pour elle, bien plus que pour moi. Sa mère et son père ont fait le choix de vivre loin de leur fille. Elle les a longtemps pleurés et a désespérément cherché à obtenir leur attention, leur amour et leur temps, avant de se faire une raison et d'accepter la seule chose qu'ils avaient à lui offrir. L'argent.

Et si j'ai longtemps refusé les cadeaux que Nina me faisait,

⁴Chief Executive Officer, l'équivalent de Directeur Général en France.

parce que je suis bien trop fière pour accepter la charité, même de la part de la personne que j'aime le plus sur cette Terre, j'ai cédé par la suite lorsque j'ai compris qu'elle me les offrait aussi bien par amitié que par vengeance. Dilapider son héritage familial est devenu une activité secondaire à temps plein grâce à laquelle j'ai non seulement une garde-robe fantastique, mais également une palette de maquillage presque professionnelle et un téléphone dernier cri alors que je n'ai pas un sou.

Parce que moi, je suis pupille de l'État.

Une orpheline déposée à la Great Bear par un juge des tutelles dénommé Barnabee Barclay. B.B ou Big Brother comme j'aime à l'appeler – à cause de George Orwell, pas de la télé-réalité – est la seule figure paternelle de mon existence et c'en est presque risible étant donné que je ne le vois qu'un jour par an, à savoir lors de notre entrevue annuelle du 1^{er} septembre. Il n'est pas désagréable à proprement parler et je ne peux pas dire que je le déteste, il m'est juste indifférent.

Lui et les vingt questions qu'il me pose à chaque fois.

Est-ce que je me sens bien ici ? Est-ce que j'ai des amis ? Quels sont mes résultats scolaires ? Mes objectifs à court ou moyen terme ? Ai-je des peurs ? Des activités qui m'intéressent ? Mon livre, mon film, ma musique préférés ?

Je réponds tous les ans à son interrogatoire pompeux tandis qu'il griffonne les réponses au crayon à papier sur une feuille blanche. Je le fais, sans sourciller, sans rechigner. Sans qu'il me pose la seule et unique question qui a du sens.

Qui suis-je ?

Est-ce qu'un être humain est capable de se construire sans connaître l'identité de ses parents ? Est-ce qu'il peut savoir où il va sans savoir d'où il vient ?

Parce que tout ce que je sais, c'est que je m'appelle Romi Sunstone, que je suis née un 3 septembre et que j'ai été déposée à la Great Bear avec en tout et pour tout, un dossier médical et un chèque couvrant la totalité de ma scolarité dans cet internat

réservé aux petites filles riches jusqu'à mes dix-neuf ans — que j'aurai dans dix jours.



CHAPITRE 3 - ASTOR



Formula, Labrinth

7h30.

La porte de mon ascenseur s'ouvre sur le parking souterrain. Je pourrais demander à Finley d'aller chercher ma caisse et de faire en sorte qu'elle m'attende sagement sous le porche d'entrée, mais d'une, je ne supporte pas que quelqu'un d'autre que moi conduise mon bébé et de deux, ça m'évite de croiser des personnes qui essaieront de me parler. Comme je ne suis pas du genre à prétendre être quelqu'un d'autre que moi-même et que je ne suis pas d'un naturel bavard, je serai désagréable, et tout le monde sera mécontent.

Je déverrouille mon Aston Martin DB11 gris mat et me glisse à l'intérieur. C'est le quatrième moment que je préfère dans la journée. Ma caisse démarre au quart de tour et je joue un peu avec l'accélérateur. Je suis certain que le moteur V12 qui vrombit comme un lion réveille les trois premiers étages de l'immeuble.

Je mets en route la musique et le GPS. L'entreprise Storm Corporation se situe dans le quartier des affaires, à Canary Wharf. C'est à peine à quinze bornes à l'est de la ville, et pourtant il faut compter au moins une heure de route avec l'affluence.

Les bouchons sont mauvais pour moi. Mes pensées ont tendance à dériver quand mon esprit n'est pas maintenu en alerte alors je monte le volume de la musique, ce qui ne fonctionne pas trop mal en général pour me canaliser. Ça me casse un peu les couilles d'aller là-bas, mais je suis toujours content de voir mon oncle. Heureusement, d'habitude, on se voit plutôt au manoir familial à Mayfair, à deux pas de chez moi. Et comme ce n'est pas moi qui gère les affaires officielles de la boîte – non, moi je m'occupe de la partie immergée de l'iceberg –, ma présence n'est pas souvent requise aux bureaux. Mais ce matin, le boss a insisté pour que je vienne.

Pour qu'on vienne tous les trois.

Alors je m'engouffre dans le parking de l'entreprise et me gare à cheval sur deux places, pour ne pas qu'on abîme mon bébé avec un coup de portière. La Lamborghini Urus jaune d'Archie et la Rolls-Royce Phantom noire d'Alex sont déjà là. Comme tous les deux vivent au manoir, le boss n'a pas dû prendre de taxi ce matin et a probablement fait le trajet avec l'un d'eux.

Ce qui signifie que je suis le dernier arrivé.

8h15.

C'est ma satisfaction personnelle que de gratter un quart d'heure sur les prévisions de Waze. J'ai peut-être eu le pied un peu lourd mais je vais pouvoir mettre mes quinze minutes d'avance à profit. Je tire une clope de mon paquet et l'allume. Dès la première taffe, la nicotine me détend. Alors je fais le tour des caisses de mes cousins. Sans surprise, la Lambo est éraflée de partout : pare-chocs avant, pare-chocs arrière... Comme chaque fois, Archie va me dire que ce n'est pas pour rien si ça s'appelle comme ça, que ça sert à « parer les chocs » et je lui mettrai une claque à l'arrière du crâne en lui disant que c'est important de respecter les choses que l'on possède, même

quand on est riche.

Bordel, même les jantes sont mangées !

Je secoue la tête et me dirige vers la Rolls, même si je sais déjà comment je vais la trouver. Avec un sourire en coin, je constate qu'elle est aussi impeccable et lustrée que mon Aston et je me demande toujours, après toutes ces années, si Alex bichonne ses bagnoles parce qu'il les aime...

Ou parce qu'il aime imiter tout ce que je fais.

8h30.

Je pousse la porte vitrée de la salle de réunion où sont déjà assis mon oncle et mes deux cousins – le premier en bout de table, les deux autres de chaque côté.

Aaron Berkeley est le patron d'un empire : CEO de Storm Corporation, il dirige cette compagnie pharmaceutique depuis plus de vingt-cinq ans et passera un jour le flambeau à son fils, Alexander. Quant à Archibald et moi, nous serons ses seconds, comme nos pères l'ont été avant nous. C'est ainsi que la famille Berkeley fonctionne de génération en génération depuis près d'un siècle et si nos attachés de presse crient sur tous les toits que c'est la volonté du ciel si trois frères donnent toujours naissance à trois fils à quelques mois d'intervalle, je crois plus en la science qu'au destin. Au début, pour les deux premières générations, c'était probablement le fruit du hasard... Mais depuis cinquante ans ?

Il ne faut pas oublier que Storm Corporation a quasiment inventé la fécondation in vitro.

Alexander, Archibald et moi serons donc actionnaires à parts égales dans l'entreprise à condition que nous soyons mariés et pères de famille avant trente ans.

Tic-tac : on en a vingt-six. L'horloge tourne, mais je ne m'inquiète pas pour mes deux cousins. Alexander affiche une femme différente à son bras tous les mois – mannequin, grande

et squelettique, de préférence. Quant à Archie, il est plutôt branché MILF.

Il pourra toujours adopter un fils déjà procréé.

Personnellement, je n'en ai rien à foutre. Mon oncle sait que l'entreprise ne m'intéresse pas et que l'héritage de mon père me suffit amplement pour vivre. Et surtout, il sait que je suis incapable d'épouser une femme et de fonder une famille. Que s'il me l'imposait, je fuirais sans un regard en arrière.

Pour notre image publique, ce serait catastrophique – le chiffre trois étant bien trop important pour l'empire Berkeley – et pourtant, je ne crois pas que ce soit là la motivation de mon oncle. Je n'ai jamais cherché à attirer sa compassion, loin de là, mais je l'ai obtenue malgré tout. Et le fait qu'il accepte de faire une entorse aux traditions familiales pour moi signifie énormément à mes yeux. Alors on sait tous dans cette pièce que je ne remplirai jamais les termes de l'accord confidentiel de Storm Corporation, mais tant que je continue à m'occuper du sale boulot en sous-marin, tout le monde est content.

Archie n'aura qu'à adopter deux mômes.

— Astor ! Toujours aussi ponctuel, dit mon oncle avec un sourire bienveillant. Assieds-toi, fiston.

Alex me jette un regard noir.

D'aussi loin que je me souviennne, son père m'a toujours appelé comme ça...

Et mon cousin a toujours détesté ça.

Pourtant, légalement, je suis bien le fils d'Aaron. Pas que ça change grand-chose à mon nom de famille de toute façon, mais à la mort de ma mère, étant donné que mon père, Anthony Berkeley, était déjà parti rejoindre ses aïeux, je me suis retrouvé mineur et sans parents. Mon oncle a obtenu ma garde en moins de temps qu'il n'en faut pour adopter un chiot et Alex est devenu mon grand frère d'un point de vue administratif.

Enfin « grand », ça s'est joué à un cheveu.

Il est de janvier, je suis de février.

— Bonjour, mon oncle, réponds-je en m’asseyant en face de lui, à l’autre bout de la grande table, juste pour faire enrager le futur boss dans la pièce.

Archie sourit. Alex fulmine.

Je ne prends pas la peine de les saluer, ils savent que je n’aime pas parler plus que nécessaire. Et puis, on débriefera plus tard dans notre conversation de groupe, comme toujours. Alex a beau avoir instauré ce climat de compétition entre nous, on a passé toute notre enfance ensemble, Archie, lui, et moi. On s’aime comme des frères. Je donnerai ma vie pour eux.

Je l’ai même déjà fait.

Et si je cherche souvent Alex, c’est uniquement parce que ça m’amuse de l’emmerder, pas parce que je lui veux du mal. Il a toujours eu cette peur que je puisse lui prendre sa place, son poste, son père. Mais la vérité, c’est que je ne veux rien de ce qui lui appartient.

Et au fond, je crois qu’il le sait.

— Comme vous le savez, les garçons, Storm Corporation repose sur cette tradition familiale qui veut que ses dirigeants se marient et engendrent un fils avant leurs trente ans.

Archie pâlit. Alex déglutit.

Je croise une jambe sur ma cuisse et adopte une posture décontractée. Je n’arrive même pas à plaindre mes cousins. On savait très bien que ce jour arriverait. Je les regarde avec un petit sourire en coin et ne peux m’empêcher d’être frappé par leur ressemblance. On dirait presque des jumeaux avec leurs cheveux blonds ondulés, leurs yeux aussi bleus que l’océan et leurs fossettes aux joues. Franchement, si Archie ne mesurait pas dix centimètres de moins qu’Alex, on pourrait vraiment les confondre. Non pas qu’il soit petit du haut de son mètre quatre-vingts, mais Alex et moi avoisinons le mètre quatre-vingt-dix alors, qu’il le veuille ou non, il est le plus petit.

Et puis, il est de juin.

— Lors du dernier conseil, vous avez signé les documents

et désigné Alexander comme futur CEO, Archibald aux relations clientèle et Astor au business parallèle.

Nous hochons tous les trois la tête. Cette répartition des tâches nous semblait évidente.

Alex dans les bureaux à Canary Wharf.

Archie dans le pieu des clientes, à droite à gauche.

Et moi, dans les salles VIP des clubs huppés de Londres.

Inconsciemment, alors que ce n'est pas une obligation et que la négociation est ouverte, on a repris les places de nos pères. Aaron a toujours été le CEO. Ashton, le père d'Archie, s'est occupé de la partie commerciale de l'entreprise jusqu'à ce qu'il laisse la relève à son fils il y a quatre ans pour partir vivre avec sa maîtresse aux Maldives. Quant à mon père, il est mort en faisant ce que je fais aujourd'hui alors que je n'étais qu'un gamin et la culpabilité que mon oncle éprouve, bien qu'il n'y soit pour rien, est probablement l'une des raisons pour lesquelles il a mis un point d'honneur à s'occuper de moi.

— Alexander, étant donné que tu seras bientôt la figure emblématique de Storm Corporation, tu seras le premier à honorer ton devoir.

Je ne peux m'empêcher de ricaner. Évidemment, Archie me suit dans ma connerie et éclate carrément de rire. Le sang d'Alex est en train de bouillir, je sais que ça le fait chier, de se caser...

Mais il disait quoi, déjà, le mec habillé en moule bite bleu et rouge qui grimpait aux murs et qu'il idolâtrait quand on avait six piges ?

Ah oui.

— Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités, lâché-je, sarcastique.

— Ta gueule, rétorque Alex.

Mon oncle réprime un sourire et poursuit comme si aucun d'entre nous n'avait prononcé un mot.

— Les présentations avec ta future femme auront lieu lors

d'un dîner au manoir, samedi soir.

Ça, par contre, c'est inattendu.

— Qu'est-ce que tu entends par les « présentations » ? Je ne vais pas choisir la femme que je vais épouser ? demande Alex, dont les sourcils touchent presque ses boucles blondes.

— Non, répond mon oncle.

Un seul mot.

Aucune place pour une objection.

— Bah, j'espère que Mary-Jane est jolie, lance Archie, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Et qu'elle rentre dans tes standards de beauté, renchéris-je.

— Tu nous enverras un selfie, samedi ? enchaîne Archie.

On adore jouer aux cons, lui et moi.

Alex va nous buter quand on sera en privé.

Mais mon cousin nous ignore et ne quitte pas des yeux mon oncle. Je crois que je ne l'ai jamais vu aussi en colère de toute ma vie – du moins, pas envers son père.

— Astor et Archibald, vous n'aurez pas besoin de photo. Vous êtes conviés au dîner.

Fait chier.

Mon sourire s'efface.

J'en ai rien à branler du speed dating.

Et le samedi soir, c'est le seul moment où je peux voir Raiden.

— Je n'ai pas mon mot à dire sur la question ? demande Alex, les dents serrées.

Bah merde alors. Il est sacrément en rogne. Si mon oncle et mon cousin en viennent aux mains, je ne saurai pas lequel défendre. Quoique, je défendrais sûrement Aaron – honneur aux vieux après tout. Et puis, je péterais bien le nez parfait d'Alex.

On travaille avec des chirurgiens plasticiens de toute façon, ce n'est pas comme si c'était définitif.

— Vois ça comme une collaboration commerciale, Alexander. Fais en sorte de bien t'entendre avec elle, de la choyer comme n'importe quel autre associé et tu n'auras pas à perdre ta liberté. Ce partenariat est important pour les apparences. Toi seul as les épaules pour porter cette entreprise. Je sais que tu me rendras fier, comme toujours.

Et hop.

Quelques paroles d'encouragement d'Aaron et mon cousin relève déjà le menton. C'est ça, l'art du coaching. C'est pour ça que ce sont eux, les patrons. Alex se fait une raison et accepte son destin juste sous mes yeux. Il épousera cette fille, quoi qu'il lui en coûte, et personne ne pourra plus se mettre en travers de son chemin.

— Maintenant, parlons affaires.

Et si elle ne lui plaît pas, il n'aura qu'à la faire cocue, comme tous les Berkeley.



CHAPITRE 4 - ROMI



Bury a friend, Billie Eilish

1^{er} septembre.

Aujourd'hui aura lieu mon tout dernier rendez-vous avec Big Brother. Dans deux jours, je serai libre.

Ce n'est pas que j'ai été malheureuse à la Great Bear Boarding School. Ce sera toujours grâce à cet endroit que j'aurai rencontré ma meilleure amie.

Et aussi là que j'aurai appris quelques trucs qui font de moi quelqu'un de pas trop stupide.

Je serai toujours reconnaissante pour ça. Mais soyons honnêtes, je vis enfermée dans ce domaine depuis bientôt dix-neuf ans, je n'ai voyagé qu'en parcourant des livres et je ne connais le monde qu'à travers les réseaux sociaux.

Merci à Nina, à son partage de connexion et à son forfait 500 GO.

La chaîne d'histoire naturelle a parfait ma culture générale, les médias m'ont briefée pour l'actualité people et les séries ont carrément fait mon éducation sexuelle.

Merci à Nina, à son abonnement deux écrans et à ses codes d'accès.

Et à Brian O'Connell, pour avoir contribué aux travaux pratiques.

Alors non, je ne suis pas ignare. Je saurai déjà nager quand je serai lâchée dans le grand bain. Je n'ai même pas peur de plonger... Je n'attends que ça. Que B.B me place sur un

plongeoir de quarante mètres de haut et il verra, je lui ferai même le plaisir de lui offrir un salto. J'en ai marre de vivre ma vie à travers celle des autres.

À travers un écran.

Je ne veux plus répondre aux vingt sempiternelles questions tout droit sorties de « Psychology Today magazine ». Je veux obtenir les réponses en vivant. Je veux sortir d'ici. Je veux être libre. Bien sûr je ne sais pas ce qui m'attend, et c'est un peu effrayant, mais paradoxalement c'est ce qui me fait vibrer aussi.

Je tomberai, mais je me relèverai.

Une fois, dix fois, cent fois s'il le faut.

Ce seront mes chutes.

Je mettrai de l'antiseptique et je collerai des pansements.

Et dans cet avenir, il n'y aura pas des centaines de filles habillées de la même manière et courbant l'échine devant Mère Goethel. Des centaines de petites filles riches vêtues de leur uniforme scolaire aussi fade que leur âme et leur lissage impeccable. Des brunes, des blondes, des rousses, toutes formatées pour rentrer dans le même moule. Des grands sourires plaqués sur des visages sans défaut obtenus par des couches de fond de teint d'un centimètre d'épaisseur auxquelles on ajoute autant d'anticerne et de poudre bronzante pour dissimuler singularités et imperfections. Des sourcils épais dont la ligne est dessinée au crayon, des yeux de biche dont les coins sont illuminés à l'highlighter et des lèvres pulpeuses dont le volume est amplifié par un gloss.

Et je ne déroge pas à la règle.

Mère Goethel a poncé les aspérités de nos cœurs rocaillieux jusqu'à en faire des pierres polies. Elle a étouffé l'originalité de chacune d'entre nous afin de créer une armée de princesses modèles. Des filles impatientes à l'idée de trouver un mari influent, heureuses de devenir une épouse dévouée, avec un bagage intellectuel suffisant pour ne pas avoir l'air de sottes en société – mais pondéré pour ne pas faire de l'ombre à l'homme

qui tient leur bras.

Parce que oui, la Great Bear Boarding School est la parfaite école de la femme parfaite.

Celle où les fils à papa, après s'être activés pour baiser la moitié de l'Angleterre, viennent choisir la mère de leurs futurs enfants. Une femme belle, instruite et soumise pouvant être cocufiée à souhait sans causer de scandale dans les médias.

La parfaite ménagère des années cinquante, version 2.0.

Parce qu'ici, on n'apprend pas la couture, la cuisine et le repassage – non, il y aura du personnel pour faire tout ça. Ici, on apprend l'histoire du pays pour être patriote, les langues vivantes pour briller en société, les rudiments de l'art pour assister aux vernissages et la philanthropie pour se lancer dans les œuvres de bienfaisance. Mais moi, je préfère l'histoire des origines du monde, les langues mortes, la folie de Dali et les animaux.

On apprend le yoga, quand je ne demande qu'à courir. On apprend la gymnastique quand je ne demande qu'à grimper. On apprend à fléchir, quand je ne demande qu'à me tenir droite. Alors non, je ne déroge pas aux règles de la Great Bear.

Mais seulement en apparence.

Parce que moi, dans deux jours, mes cheveux – même s'ils ne sont pas blonds comme ceux de Raiponce – seront assez longs pour que je m'évade de ma tour. Mère Goethel fera un infarctus en apprenant que je vais mettre à profit son enseignement pour devenir serveuse dans un pub et me trouver, non pas un mari riche, mais une chambre en colocation quelque part dans Londres.

C'est ça, la liberté.

Le plan de Nina est certes un peu plus ambitieux que le mien et ressemble davantage à celui de nos sœurs d'internat puisqu'elle a été acceptée à l'université d'Oxford et va emménager dans les jours qui viennent à Christ Church, la résidence la plus prisée du campus.

J'avais le niveau pour la suivre, pas les fonds.

J'ai beau avoir passé mon temps le nez dans les bouquins et avoir surfé toute ma vie sur Internet, je suis devenue une fille instruite, pas une riche héritière. Il faut compter 40 000 livres sterling par an pour suivre ses études à Oxford et au minimum 5 ans pour obtenir un diplôme. Je n'ai pas cet argent. Et puis de toute façon, dans mes rêves les plus fous, ce que je voulais faire, c'était médecine.

Dix ans d'études, au moins.

Alors je n'éprouve aucune amertume. Au contraire, la vie qui m'attend sera bien plus fun. Je serai peut-être le vilain petit canard parmi toutes les canes de la Great Bear, mais au fond, je l'ai toujours été. J'ai brouillé les pistes grâce à Nina, j'ai fait semblant de jouer dans leur cour, mais les filles ici ont accepté leur sort avec bien trop de docilité pour que je m'identifie à elles ou que nous créions des liens. Et puis, elles n'ont jamais supporté que j'arrive première dans toutes les matières.

Il n'y a que Nina qui brûle du même feu que le mien. Elle a juste les pieds et les mains liés par ses parents.

— Miss Sunstone, votre rendez-vous est arrivé.

Je lève la tête de ma purée. Je suis assise dans le grand réfectoire au beau milieu des autres clones. Mère Goethel me jette un regard noir, ce qui est paradoxal quand on considère la couleur claire de ses iris. Ses lunettes rondes reposent sur l'extrémité de son nez pointu, ses joues sont émaciées et sa peau est ridée. Ses cheveux, dont j'ignore s'ils sont blonds ou blancs, ont l'air de ne pas avoir été lavés depuis dix jours. Ils sont gras et collent à son visage. Je me demande comment des gens riches peuvent confier la prunelle de leurs yeux à un institut dont la directrice est aussi...

Dégueulasse.

— Ne le faites pas attendre, ajoute-t-elle face à mon mutisme et mon immobilité.

Je suis perdue dans la contemplation de son corps. Est-ce

qu'il a toujours été aussi décharné ?

Ou est-ce que j'ai grandi et que le rapport de force s'est inversé ?

Je pense que je pourrais facilement lui briser l'avant-bras maintenant. Je visualise la scène et entends presque le bruit de l'os se fracturer sous mes deux mains.

— Romi Sunstone !

Nina me donne un coup de coude. Je bats des cils pour simuler la sortie de ma rêverie et plaque aussitôt un faux sourire sur mes lèvres badigeonnées de gloss paillété.

— Je vous prie de m'excuser, Mère Gillian.

Merde, j'ai failli dire Goethel.

Je me lève, époussette ma jupe d'écolière grise et esquisse une petite révérence en guise d'excuse avant de me diriger vers le bureau de la direction, suivie de près par la maîtresse des lieux. Les couloirs sont sombres, les murs en brique rouge sont froids et les fenêtres ressemblent à des meurtrières. La Great Bear Boarding School ressemble à un ancien château avec ses tourelles, ses grands pans de murs et sa cour gazonnée au milieu de laquelle trône une fontaine. Il y a trois étages – quatre si l'on compte les combles. Le rez-de-chaussée abrite les salles de cours, le réfectoire et les bureaux administratifs. Quant aux étages, ils desservent l'internat. On part du sommet, puis on descend avec les années en suivant un système hiérarchique aussi strict que stupide. Les combles hébergent les fillettes en *infant school*, le troisième étage celles de la *junior school*, le deuxième les élèves en *secondary school* et le premier, Mère Goethel, quelques professeurs et le personnel d'intendance.

À quel moment la directrice de cette école s'est-elle dit qu'il était humainement acceptable de placer des enfants de trois ans dans des combles mal isolés et mal éclairés ?

Arrivée devant le bureau de la directrice, je patiente sur le côté le temps que cette dernière entre dans la pièce avant moi tout en gardant la tête baissée, feignant un respect que je n'éprouve pas.

— Monsieur Barclay, dit-elle froidement.

Elle n'a jamais aimé voir cet homme à l'intérieur de son école et encore moins dans son bureau. Non pas qu'elle ne l'apprécie pas personnellement, mais les parents ne franchissent qu'une seule fois les portes de la Great Bear : lorsqu'ils déposent leur enfant à *l'infant school*, le jour de leur toute première rentrée. Ils peuvent alors visiter les lieux – du moins, uniquement la cour intérieure et le rez-de-chaussée. Par la suite, lors des vacances scolaires, ils attendent dans l'immense parc de plusieurs hectares entourant le château. Il n'y a aucun passe-droit. C'est comme ça depuis toujours et pour tout le monde. Raison pour laquelle Big Brother et son intrusion annuelle sont perçus comme une descente de flics dans le repère d'un trafic de stupéfiants.

En deux mots : mal vu.

Cependant, en qualité de juge des tutelles, il est assermenté par l'État et Mère Goethel a beau être au-dessus de bien des choses, elle n'est pas au-dessus de la loi.

— Mère Gillian, énonce-t-il platement. J'ai le regret de vous annoncer que cet entretien aura cette fois un caractère privé.

Je fronce les sourcils.

Mais pas autant qu'elle.

— Qu'entendez-vous par là ? demande-t-elle, avant de pincer les lèvres.

Elle a toujours assisté à tous mes entretiens. C'était un moyen d'avoir la mainmise sur moi et ce qui sortait de ma bouche, évidemment. Et même si je stresse un peu à l'idée que ce rendez-vous ne soit pas comme tous les précédents, je jubile de la voir se faire rembarrer.

— J'entends que les éléments dont je dois discuter avec Miss Sunstone sont strictement confidentiels et étant donné qu'ils ne concernent pas son parcours scolaire, ils sont hors de votre domaine de compétence.

Allez dégage, la vieille.

J'adopte un air contrit et lève un regard empli de désespoir vers Mère Goethel, si bien qu'elle pose sa main sur mon épaule en signe de réconfort.

— Tout va bien se passer, Miss Sunstone.

Comment ne pas devenir une grande simulatrice quand on a appris auprès de la meilleure ?

— Je serai dans le couloir, ajoute-t-elle avant de sortir et de refermer la porte derrière elle.

Maintenant que je suis en tête à tête avec B.B, je fais moins la maligne. Je me demande ce qu'il va m'annoncer...

Mais je jure que s'il annule ma sortie dans deux jours, je lui plante le coupe-papier dans le dos de la main.

Juste pour lui témoigner ma colère. Ensuite, bien sûr, je le recoudrai. J'ai vu des dizaines de tutos sur YouTube que j'adorerais mettre en pratique.

— Miss Sunstone, votre parcours éducatif touchant à sa fin, vous allez devoir quitter la Great Bear Boarding School le jour de vos dix-neuf ans, le 3 septembre prochain.

Pas de points de suture pour B.B.

— Toutefois, il y avait une clause dans votre contrat que je n'étais pas autorisé à vous dévoiler avant ce jour. Le donateur qui s'est chargé de régler la totalité de votre scolarité n'a imposé qu'une seule condition en retour. Vous étiez mineure et dans l'incapacité de choisir par vous-même. En tant que juge assigné à votre tutelle, j'ai accepté pour vous.

Je ne le regarde plus dans les yeux.

Je regarde le coupe-papier posé sur le bureau de Mère Goethel.

— Vous aurez probablement besoin de quelques minutes pour traiter l'information et bien sûr, nous allons discuter des détails et des implications. Mais dans les faits... Vous êtes en quelque sorte fiancée, Miss Sunstone.

Fian-quoi ???????

Mes poumons n'inspirent plus, mon cœur ne bat plus, mon cerveau ne réfléchit plus. Je pose ma main dominante à plat sur

ma poitrine pour simuler mon étonnement...

En vérité, tant qu'elle restera plaquée là, elle n'attrapera pas le coupe-papier.

Je vois mes rêves s'effondrer sous mes yeux comme un château de cartes. Je sens la corde se resserrer autour de mon cou tel un nœud coulant. Je suis un oiseau aux ailes cassées... Après avoir été soignée pendant dix-neuf ans, je ne demandais qu'à prendre mon envol. Au lieu de ça, B.B arrive et m'ouvre la porte de sa jolie cage dorée.

Je serai une mésange apprivoisée, contrôlée, enfermée. Baguée.

Dans tous les sens du putain de terme.

Une volaille qui parade au bras d'un paon. Une dinde qu'on fourre à Noël.

JA-MAIS.

— Enfin... si... vous l'acceptez, bafouille-t-il, face à mon mutisme.

Et peut-être aussi à cause de la couleur livide de mon visage que je m'escrime à faire passer pour un état de choc plutôt qu'un préambule de pulsion meurtrière.

— Bien que... légalement... vous ayez déjà gracieusement bénéficié d'une scolarité dans un établissement remarquable et que rompre cet accord commercial vous placerait dans une situation délicate étant donné qu'il vous faudrait rembourser la somme avancée, ajoute-t-il, mal à l'aise. Cependant Miss Sunstone, vous pouvez lire le contrat, j'ai défendu vos droits, soyez-en assurée.

Comprendre : ma sécurité financière. Pas mon consentement. Mais peu importe, parce que cet homme ne peut plus rien pour moi.

Il a jeté mes dés il y a dix-neuf ans.

— De qui aurai-je l'honneur de devenir la femme ? demandé-je, les yeux embués.

Des larmes de joie pour Big Brother. Des larmes de rage

pour ma liberté.

— Le fils d'Aaron Berkeley, CEO de Storm Corporation.

Mon Dieu, achevez-moi.

Il y a six mois, la grande entreprise pharmaceutique a été au cœur d'une tempête médiatique qui a envahi la toile pendant des jours. Spécialisée initialement dans la fabrication de médicaments et la conception de vaccins, elle a développé une branche engagée dans l'infertilité des femmes. Peut-être un peu trop engagée, puisque l'une de leurs clientes a déclaré à la presse avoir pu choisir le sexe de son futur bébé lors du dépistage préimplantatoire, ce qui est totalement illégal en Angleterre. Le DIP⁵ est une analyse génétique consistant à dépister les anomalies chez l'embryon créé par FIV après prélèvement d'ovules et fécondation par des spermatozoïdes, avant son implantation dans l'utérus.

Il n'est pas censé donner le choix à la patiente de décider si elle veut une fille ou un garçon.

Bien entendu, les dirigeants de Storm Corporation ont démenti toutes les allégations et, faute de preuves, ou grâce à des avocats brillants et peut-être quelques pots-de-vin, ils ont obtenu gain de cause lors du procès. Ils sont probablement ressortis de cette histoire encore plus riches qu'avant avec les dommages et intérêts... mais le mal était déjà fait. La toile s'est emparée du scandale et en a fait ses choux gras, d'autant plus que la famille Berkeley se vante depuis quatre générations d'être bénie du ciel parce que tous les quarts de siècle, trois frères conçoivent trois fils prêts à assurer la relève. Sauf qu'à la lumière des récents événements, les Berkeley jouent à Dieu plus qu'ils ne sont choisis par lui...

Forcément, les profils des trois héritiers ont été passés au peigne fin par la presse. Il y a l'intello accro aux anges de Victoria's Secret, le rigolo qui écume les soirées branchées et

⁵Diagnostic génétique préimplantatoire

Dark Vador, le grand méchant de la galaxie.

Et étant donné que l'Empereur Palpatine a recueilli le Seigneur Sith, il a deux fils.

— Lequel ? demandé-je, la gorge nouée.

S'il vous plaît, pas Dark Astor.

— Alexander Berkeley, répond B.B, en essayant d'analyser ma réaction.

Mes lèvres s'étirent en un faux sourire. Officiellement, je devrais être aux anges d'épouser le meilleur parti d'Angleterre – même si je fais une taille 32DDD chez Victoria's Secret, soit l'équivalent d'un bonnet F.

Je pourrais toujours l'étouffer avec mes seins.

Officieusement, mes neurones sont en ébullition et j'analyse la situation. Premièrement, il me sera plus facile d'échapper à Alexander Berkeley qu'à Dark Astor. Je reste donc optimiste quant à mon pourcentage de chances d'évasion. Deuxièmement, d'après le Daily Mirror, les trois héritiers de Storm Corporation sont des visages emblématiques de la scène londonienne. Je n'emmènerai donc pas dans le trou du cul du monde et il me sera plus facile de me fondre dans la masse lors de ma fugue. Troisièmement, si les points numéro 1 et 2 se soldent par des échecs, je pourrai toujours quitter mon mari – de préférence avant de m'être fait engrosser par lui, histoire de ne pas avoir de point d'ancrage – et partir vivre ma vie avec l'indemnité compensatoire de divorce que j'obtiendrai en tant que femme bafouée.

Parce qu'il me bafouera.

Mouais, non.

Je serai partie bien avant de prononcer mes vœux devant le pasteur.

— Un mariage d'une telle ampleur met bien un an à être organisé, dis-je, pragmatique. Où vais-je loger durant ce laps de temps ?

— Vous intégrerez le manoir Berkeley dans deux jours,

Miss Sunstone.

Joyeux anniversaire, Romi !

À l'intérieur, je bous.

À l'extérieur, j'écarquille les yeux.

— C'est peut-être un peu précipité, Monsieur Barclay. Je n'ai côtoyé que des femmes toute ma vie et le manoir Berkeley me semble être un endroit très... masculin, avancé-je, timidement.

— Romi.

Oub là.

C'est la première fois de toute ma vie qu'il m'appelle par mon prénom et je manque de faire tomber mon masque de parfaite abnégation.

— Comme nous ne nous reverrons jamais, je vais être honnête avec vous. Vous êtes la fille la plus intelligente de tout cet institut. Je le sais. Vous le savez. Mais les Berkeley l'ignorent et ils n'ont pas à l'apprendre. Vous saurez tirer votre épingle du jeu. Cependant, gardez à l'esprit que ce ne sont pas des gens à qui l'on peut dire non.

Il fuit mon regard et se racle la gorge avant de se reprendre.

— À qui j'ai pu dire non. Vous n'étiez qu'une orpheline, vous n'aviez ni père, ni mère, ni parents éloignés. Aaron Berkeley vous offrait une enfance stable, des études dans un cadre privilégié...

Privilegié ?

Mes conilles.

Le Sagittarius A était ma deuxième maison.

— Un avenir auquel il est certes difficile d'échapper, mais un avenir confortable, que beaucoup d'Anglaises envieraient.

Je l'écoute tout en affichant une expression amicale. Plus je garde le silence, plus il parle.

Mais plus il parle, plus j'ai envie de l'étrangler.

— Je sais que vous avez l'impression de quitter une prison pour une autre, mais c'est faux. Vous gravirez les échelons,

vous tisserez des relations, vous aurez de l'argent... Vous vous en sortirez, Romi. Aussi bien que toutes les autres filles ici.

Mais il est là le hic, ducon.

Je n'ai jamais voulu être un clone stupide. Je n'ai jamais voulu d'un destin tout tracé.

Je n'ai jamais voulu devenir la « femme de ».

Je veux la liberté d'être moi.

Et il m'en a privée, avant même que je n'apprenne à marcher.

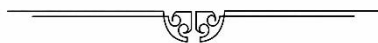
— Je vous remercie, Monsieur Barclay, dis-je en me levant. Sans vous, je n'aurais jamais eu la possibilité de devenir une femme accomplie et une épouse épanouie. Vous me manquerez.

Je lui souris avant de lui tourner le dos et de me diriger vers la sortie.

Quatrièmement, j'annule les plans 1, 2 et 3.

Je placerai le coupe-papier directement sur la gorge d'Alexander Berkeley, et je n'aurai même plus besoin de fuguer.

Car c'est lui qui vaudra me rendre ma liberté.



A suivre...